

---

# VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

## NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER  
EN-NASRI

---

### HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

---

Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140,  
144, 147, 148, 150, 152, 154, 156, 157, 158 et 160.

---

سنة خمس اتي لها بكللكر \* جند عظيم ما بين الشهم والحوس

En l'année cinq du VIII<sup>e</sup> siècle, une armée immense  
de héros et de guerriers intrépides campa, avec  
son matériel, sous les murs d'Oran.

#### COMMENTAIRE

خمس. — Nous avons précédemment donné la date de l'avènement de notre prince au trône du Mar'reb central. Il marcha contre Oran à la tête de bataillons pareils à des torrents impétueux, aux vagues terribles d'un Océan en furie, au flux irrésistible de plusieurs mers réunies. A la vue de ce déploiement de forces, les populations de la contrée, qui avaient déjà l'existence la plus douce, la plus commode et la plus aisée, virent encore s'augmenter, sous l'annonce répétée des victoires, la masse de leurs jouissances et de leurs félicités.

مدافعاً وبنات احاط بها \* كأنها بينهم كحلقة المجلس  
يكاد يصدع الشامخات برودة \* رعد سحاب مديم الصعف والجرس  
يشيب من حربه رأس الغراب ولا \* يشيب رأس نهار دايماً الغلس  
نفع خيله ودخان برودة \* يوم حليلة أو بغاث أو حدس  
حارطاً غيبتهم من باس امرنا \* وفليه مملو بالرب والوجس

**Le chef de cette armée enveloppa Oran de canons et de mortiers, et la ville devint comme une femme entourée d'un cercle infranchissable de curieux.**

**Peu s'en fallut que sa poudre ne fit éclater les montagnes élevées. C'était le roulement continu du tonnerre dans un nuage fulgurant.**

**Si terrible était cette guerre que la tête du corbeau en eût blanchi; mais l'aurore ne blanchissait jamais le ciel, tant les nuages de la poudre étaient épais.**

**La poussière des chevaux, la fumée de la poudre rappelaient l'horreur des batailles de H'alima, de Bo'ât ou de Djedis.**

**Le roi des Chrétiens était consterné des ravages causés par notre prince; son cœur était plein de crainte et de frayeur.**

#### COMMENTAIRE

Bedr El-Djemâli était un homme brave dans les combats et sage dans les conseils. Mostanc'er, roi d'Égypte, ayant écouté le conseil qu'on lui donnait de le prendre pour ministre, afin de préserver ses États de la ruine qui les menaçait, vit aussitôt ses affaires se rétablir et reprendre l'assurance qu'elles n'avaient plus. L'arrivée de cet homme d'État en présence du souverain coïncida avec la lecture de ce passage du Coran : « Dieu vous a secouru à Bedr.... » Le lecteur s'était arrêté à ce dernier mot.

— Par Dieu, s'écria le roi, si on avait terminé le verset, je tranchais la tête de Bedr.

Ce ministre fut remplacé, à sa mort, par son fils Abou El-K'acem Chahnachah, surnommé El-Afd'el, auquel Mostanc'er attribua le ministère de la guerre et de l'instruction publique. Ahmed El-Mosta'li, lorsqu'il succéda à son père, El-Mostanc'er, conserva à El-Afd'el son emploi. Celui-ci prit la direction du gouvernement, mit le monarque lui-même en tutelle et le protégea contre les entraînements des passions. Le roi, qui aimait le plaisir, s'adonnait à l'ivresse dans son palais situé sur le Nil et devenu aujourd'hui un caravansérail. El-Afd'el s'étant un jour dirigé à cheval vers les rives du fleuve, fut attaqué et tué par une bande d'assassins aux ordres d'El-Mosta'li (515). Il fut le père de Abou Ali ben Chahnachah.

La mosquée du quartier des parfumeurs, à Alexandrie, fut élevée par Bedr El-Djemâli.

El-Afd'el s'empara de Jérusalem sur les Benou Ortok (Turcs ortokides) et confia l'administration de sa conquête à un préfet. Celui-ci ne put résister aux Francs, qui prirent cette place d'assaut en 492. Il aurait mieux valu, dans l'intérêt des Musulmans, que cette ville fût restée aux mains des Benou Ortok. El-Afd'el comprit sa faute quand il n'était plus temps de la réparer.

Ce ministre laissa une fortune colossale : 600,000 dinars d'or, 250 ardebs de monnaie d'argent, 75,000 costumes de brocart, 30 charges de chamelle d'or *irakien* ; une écritoire d'or ornée de perles, d'une valeur de 12,000 dinars ; 100 clous d'or, pesant l'un 100 mitkal, en dix salles, soit dix par salle. A chacun de ces clous était appendu un essuie-mains en étoffe brochée d'or sur fond de couleur. L'invité qui avait fantaisie de ce linge pouvait l'emporter. A ces richesses, il faut ajouter 500 coffres d'effets pour le personnel de la maison. Dieu seul savait le nombre de ses chevaux, mulets, montures, chameaux, ânes, parfums et bijoux. Quant à ses bœufs et à ses moutons, on n'oserait en prononcer le chiffre. L'année de sa mort, le lait de ses troupeaux rapporta au fisc 30,000 dinars d'or. Il faut aussi mentionner deux grands coffres renfermant chacun un autre coffre d'or à l'usage des femmes et des concubines.



اخبارها فطارت في الارض فاطمة \* لا فينا في امدوجات من ورا فابس  
اوبة جينا بفلنا هنتا لنا \* وصلنا حية الجمع بالجهاد النبس

**La nouvelle du siège d'Oran vola dans le monde entier. Nous en entendîmes parler à Amdoudjât, au delà de K'âbès.**

**Combien est grand mon bonheur, m'écriai-je, en revenant de terre sainte : pèlerinage un vendredi, guerre sainte ensuite.**

### COMMENTAIRE

امدوجات. — Amdoudjât est le nom de deux montagnes dans la Méditerranée, plus proches de l'Afrique que ne le sont la Sicile et autres îles. Des religieux chrétiens s'y sont installés; ils ont des serviteurs, des troupeaux, etc. Quand on cesse d'apercevoir ces montagnes, on découvre l'île de Kousra.

Au retour de pèlerinage, nous nous croisâmes, dans les parages de l'île d'Amdoudjât, avec un navire venant de Sfakas et se dirigeant vers la presqu'île turque de Morée; il nous informa du siège d'Oran.

Notre arrivée à la sainte montagne d'Arafa eut lieu le vendredi de l'année 1204, et notre rencontre du navire se fit dans le mois de Cha'hâne de l'année 1205.

Sur le chemin de terre sainte, je m'abouchai, à Tunis, avec des savants, et conversai avec eux dans la mesure de mon savoir. Je visitai notre chéikh, Sidi Ahmed ben Abdallah Es-Souci, homme de spéculation et de pratique tout à la fois, docteur en lois divines, modèle achevé de science et de vertu. Je rencontrai Sidi Mohammed El-Mecîri, dont la science théologique et le savoir littéraire faisaient la gloire de cette ville, car il était la dernière limite des connaissances religieuses et humaines, et portait noblement le drapeau des poètes et des prédicateurs. Je vis aussi le but de mes efforts, la fin vers laquelle tendait tout mon être, notre chéikh Abou El-Féid' Mortad'a. Sous sa conduite, j'étudiai les premiers principes de diverses sciences; pour les autres

branches de connaissances, il jugea que sa direction ne m'était plus nécessaire, et me conféra le diplôme d'enseignement. Des récits anecdotiques ou badins, auxquels succédaient l'examen de points scientifiques, historiques, etc., charmaient nos loisirs. En m'autorisant à faire le pèlerinage cette année même, il me remit une lettre de recommandation pour le bey de Suez. Je m'embarquai pour Djedda et, au mois de Dou El-Kada, j'entrai dans la resplendissante cité de La Mecque. A peine le temple se découvrait-il à moi que mes yeux en voyaient la porte ouverte. J'augurai bien de cette circonstance; j'en conçus l'espoir que ma manière d'être était agréable à Dieu, et que mes actes, comme un présent de vertus, monteraient à Lui. Dans le temple sacré, à la station même de l'imâme hanafi, je me livrai, pendant quelque temps, à l'étude du *Précis de jurisprudence* de Sidi Khelil. Là, j'étais à portée de vue et d'oreille du noble tabernacle. A la porte d'El-A'meri, également à portée de vue et de voix du noble tabernacle, je m'appliquai à l'étude de la Kholáss'a d'Ibn Malek. Le savant grammairien et philosophe sophite, Sidi Abd Er-Rahmane Et-Tadeli, m'expliqua, par de doctes leçons, le livre que Sidi Mohammed ben A'bbâd, homme que ses vertus transcendantes ont non-seulement élevé au-dessus du vulgaire, mais ont fait un des pôles de la sainteté, a composé sur les aphorismes du théologien Ibn At'allah. Nous achevâmes cet ouvrage à El-H'i'djr, le matin du troisième vendredi de mon arrivée à La Mecque. Je rendis grâce à Dieu, qui avait daigné me conduire: sans Lui, je n'eusse point été capable de venir à bout de mon voyage.

Je quittai La Mecque dès que mes intérêts ne m'y retinrent plus: j'avais terminé mes dévotions et accompli strictement les devoirs du pèlerinage.

Au Caire, je retrouvai notre chéikh Abou El-Féid en excellent état de corps et d'esprit. Après m'avoir encore donné quelques leçons, il m'écrivit le brevet de capacité et me permit de rentrer dans mon pays. Il mourut environ cinq mois après notre séparation.

De retour à Tunis et revenu de l'abattement et des angoisses où m'avaient jeté les fatigues de la mer, je rencontrai Sidi Mohammed ben El-Mah'djoub, l'honneur de Tunis comme savant et



comme mofti. Aimé à l'égal d'une espérance, d'un désir, dont les belles et splendides actions sont prises comme exemples et lui ont valu une sainte réputation. Pendant tout le temps de mon séjour auprès de lui, il me combla d'attentions ; les jours se passèrent pour moi dans une félicité complète jusqu'au moment de mon départ.

La guerre sainte entreprise contre Oran causait une rumeur qui prenait à chaque instant plus d'intensité et remplissait toute l'Afrique. Bientôt il n'y eut plus de localité où l'on ne s'entretînt de cet événement.

A mon arrivée dans la province de Constantine, les campagnes et la capitale étaient pleines de bruits belliqueux. On se racontait avec joie les faits de guerre qui s'accomplissaient autour d'Oran, et toutes les conversations roulaient sur ce sujet.

Au mois de Chaouâl de la même année, j'entrai à Mascara. Là, j'entendis les détonations des bombes et des canons : on aurait dit les grondements successifs de la foudre ou le bruit sourd et prolongé de tremblements de terre.

Je ne m'attardai point à Mascara : l'amour de la guerre sainte me poussait vers les combats ; mes oreilles étaient constamment pleines de la voix du canon ; les nouvelles de nos victoires parfumaient ma tunique de senteurs odorantes, et le désir immodéré que j'avais de combattre les Infidèles m'entraînait vers les champs de bataille. Mon esprit ne gagna le calme qu'au milieu de l'armée victorieuse qui humiliait et domptait le sanctuaire des Infidèles, sous la conduite de notre prince héroïque, de cette âme énergique et si propre à augmenter le châtiment des ennemis de Dieu. Campé en personne sous les bordj d'El-Aïoun et d'El-Djedid, il faisait un feu soutenu, chaque jour plus terrible, sur les Chrétiens. Enfin Dieu facilita la victoire de notre armée et hâta le succès des Musulmans.

فابيس. — K'abès est une ville du Mar'reb, entre Tripoli et Sefak'os. Ses princes, au temps de la dynastie sanhadjienne, étaient les Benou Djâmé', parmi lesquels nous citerons Rechîd ben Kâmel ben Djâmé, fondateur du k'asr Adoucine et de la monnaie qui a reçu de lui le nom de rachidienne. Abd El-Moumène

s'empara de cette ville sur le fils de Rechîd, Merafa, dernier prince de cette race à K'âbès.

Les Dahmane, branche des Riah', s'étant révoltés, Abd El-Moumène fit marcher son fils Abdallah, qui leur enleva K'âbès.

Cette cité resta aux mains des Almohades jusqu'à sa conquête par Ibn R'ânia. Les Benou Mekki en devinrent ensuite maîtres sous les Benou Merîne. Le ministre Abou El-Abbâs paya aux Chrétiens la rançon de Tripoli, qui s'élevait à 50,000 dinars. Nous avons déjà parlé de ce fait.

K'âbès dépend aujourd'hui de Tunis.

وجدنا سوسة والهستير فد سجعوا \* مدينة الاخوي وجربة مع تونس

A Soussa, à Mestîr, dans la ville d'El-Lakhmi, à Djerba, à Tunis même, on parlait du siège d'Oran.

#### COMMENTAIRE

Sortis des horizons profonds de la mer, nous abordâmes, dans le mois de Cha'bâne, les rivages africains. A Soussa, à Mestîr, à Sfax, ville natale d'Abou El-H'assane El-Lakhmi, auteur du commentaire appelé *El-Ikhtiâr*, sur le *Précis de jurisprudence* du chéikh Kkelîl, on s'entretenait du siège mis devant Oran par l'irrésistible Sidi Mohammed ben Otmâne. A Djerba, on savait aussi l'événement, car une personne de cette localité m'en avait parlé un jour avant notre atterrissage. A Tunis, le blocus d'Oran était également l'objet des conversations.

سوسة. — Soussa est une des plus grandes villes maritimes de l'Afrique. En 543, Roger, roi de Sicile, chargea son général, George, de l'attaquer avec 300 navires. Pour arriver à ses fins, il employa la perfidie. Il feignit d'aller au secours du sultan de Mehdia, Abou El-H'assâne ben Ali ben Yahya ben Temîme ben El-Moa'zz ben Bâdis. Celui-ci, qui avait envoyé ses troupes à l'aide du seigneur d'El-Moa'llak'a, se trouva sans forces pour déjouer les projets de Roger. Aussi abandonna-t-il Mehdia, dont

la population le suivit dans sa retraite. L'ennemi s'empara de cette ville sans essuyer de résistance. Abou El-H'assâne y avait laissé le trésor amassé par les rois ses prédécesseurs. George donna l'*amane* aux habitants qui étaient restés, afin de mieux les maintenir en sujétion, rappela les fuyards, envoya des détachements soumettre Sfax, Soussa, Tripoli, Mestîr et toutes les villes du littoral, et imposa la capitation aux populations. En 555, Abd El-Moumène ben Ali délivra les Musulmans du joug des Infidèles.

En 480, sous le règne de Temîme, ancêtre d'Abou El-H'assâne, les Génois, au nombre de 30,000 combattants apportés par 300 navires, s'emparèrent de Mehdia. Temîme, moyennant une rançon de cent mille dinars, amena leur départ. Son fils, Yahya, fit, avec ses escadres, une guerre si vive aux Infidèles, que les nations d'outre-mer ne virent d'autre moyen d'éviter ses coups que de lui payer tribut.

Les Chrétiens attaquèrent Mehdia au commencement du règne d'Abou El-H'assâne. Leur acharnement à la lutte fit tomber entre leurs mains le château ou kas'r Dîmâs. Les Musulmans se liguèrent, les vainquirent, les poursuivirent sans relâche et les obligèrent à rentrer tout honteux en Sicile.

En résumé, Mehdia des Benou A'bîd eut à supporter trois fois l'agression des Chrétiens.

Lorsque El-Moa'zz ben Bâdis, attaqué par les Arabes (449), se retira à Mehdia, sous la protection de Mounès ben Yahya Er-Riâh'i, Soussa et Tunis échappèrent à son autorité.

مستير. — Mestir s'élève également sur les bords de la mer. Cette ville est appelée la meilleure des sépultures et la pire des habitations. J'y visitai le tombeau de l'imam Ibn Younès, auteur du *Terdjih*, et aussi celui d'El-Mâzeri, qui a commenté le *Précis de jurisprudence* de Sidi Khelil, en un livre intitulé : *El-Mak'oul* ou *El-K'aoul*.

صفاكس. — Sfax, et mieux Safak'os, est plus près de Djerba que ne le sont les villes précédemment décrites. Ses habitants, d'après le K'amous, boivent l'eau de puits.



Quand la puissance des Sanhâdja commença à périlcliter, H'ammou El-Berr'ouât'i se révolta et s'en empara (451).

جربة. — Djerba est une île. Elle n'a de communication avec la terre ferme que par ses navires. Cependant, ses habitants m'ont affirmé qu'ils avaient connu, du côté du Sud, un gué qui fut ensuite détruit parce qu'il livrait passage aux lions, aux chacals et aux voleurs.

De l'ouest à l'est, la longueur de l'île est de soixante milles. Sa largeur, du côté de l'ouest, est de vingt milles, et, du côté de l'est, de quinze. Ses arbres sont: le figuier, l'olivier, la vigne. Ses pommes sont renommées. Ses vêtements de laine, recherchés partout avec empressement, donnent lieu à une exportation considérable.

La population de Djerba est berbère. Elle est, en grande partie, originaire des Lemaya, qui donnèrent, à Tiaret, la royauté à Abd Er-Rahmane ben Rostem ben Dastâne. Le reste descend des Ketâma, Sedouikeche, Nafra et Houara. Tous professaient le kharedjisme, qu'on y rencontre aujourd'hui divisé en deux sectes: 1° les Ouehbites, ou sectateurs de Abdallah ben Ouehb Er-Râsbi, tué par le prince des Croyants, Ali ben Abou T'aleb, à Nehraouane; elle habite la partie occidentale de l'île; 2° les Nek-kara, fixés dans la partie orientale. Les Ouehbites exercent l'autorité.

Au commencement de l'Islamisme, Djerba fut conquise par Rouéifa' ben Tabet El-Ans'âri, des Benou Neddjâr, qui, nommé gouverneur de Tripoli par Moawia, en 46, envahit l'Afrique et conquiert Djerba (47). Le saint et vertueux H'aneche ben Abdallah Es-S'ana'ni, l'un des plus remarquables disciples des compagnons du Prophète, assista à la prise de cette île. Le tombeau de cet auguste personnage serait à Barka, s'il faut en croire Ouali Ed-Dine El-Irâk'i. Ce dernier, dans son ouvrage intitulé: *El-A'tbya*, ou traité de terminologie sur le Hadit, s'exprime ainsi: « Le tombeau de Rouéifa' El-Ans'âri est à Barka. » On le dit aussi enterré en Afrique. C'est là, du moins, ce qu'affirme Abou Zakariâ ben Menda. Ce saint homme fut le dernier des compagnons du Prophète, mort en Afrique. La première opinion est soutenue

par El-Mazini. De son côté, Es-S'elah' ne croit pas que Rouéifâ' mourut en Afrique. Suivant Ibn Younès, sa mort eut lieu à Barka, alors que El-Moslima ben Mokhled y commandait (53); et cet auteur ajoute même: « Son nom est encore aujourd'hui fort répandu à Barka. » D'après le *Tehdîb El-Kemâl*, sa mort serait arrivée en 56. El-Léit ben Sa'd assure que sa dernière heure fut marquée à Tripoli.

A l'apparition de Abou Yéid, l'homme à l'âne, en 331, les gens de Djerba adoptèrent sa doctrine. Ismaïl reprit l'île et massacra les partisans du novateur. Lorsque les Arabes arrachèrent aux Sanhâdja les pays plats, les insulaires de Djerba construisirent des navires et pillèrent les côtes africaines. Les flottes de Ali ben Yahya ben Temîme les arrêtaient dans leurs déprédations. Ils se soumirent et s'engagèrent à renoncer à la piraterie.

En 529, les Chrétiens se rendirent maîtres de Djerba. Ils en furent chassés par les habitants soulevés, en 548. Les Infidèles vainquirent une seconde fois ces insulaires et les réduisirent en captivité. L'île ne cessa de passer successivement des mains des Chrétiens aux mains des Musulmans, jusqu'à sa conquête définitive par Abd El-Moumène et ses fils. A la ruine de la puissance almohade, elle entra sous la domination des Hafsides, ainsi que toute l'Afrique. En 688, les Chrétiens de Sicile s'en rendirent maîtres sur son gouverneur, Mohammed ben Semmou, cheikh des Ouehbites, et sur le chéikh des Nekkara, Yekhlef ben Mor'âr. El-Merakia (le marquis), seigneur de Sicile, marcha contre l'île, au nom du roi de Barcelone, El-Fedrik ben Ridakoun (Frédéric, fils de Rodrigue). Il avait avec lui 70 galères. Après plusieurs combats, il s'empara de Djerba. Les Chrétiens firent main basse sur les richesses de l'île, emmenèrent huit mille prisonniers, et jetèrent dans les puits les enfants à la mamelle. Ce revers est l'un des plus cruels qu'aient eu à supporter les Musulmans, dont le malheur fut encore accru par une contribution annuelle de cent mille dinars.

Les Infidèles construisirent à Djerba la forteresse d'El-K'achetîl. Ils lui donnèrent une forme carrée, garnirent les angles de bastions, flanquèrent chaque courtine d'un fort, et entourèrent le tout d'un fossé et d'un double rempart. Ils y tinrent garnison

jusqu'en 738. Elle leur fut alors enlevée par Makhlouf ben El-Kemâd, ministre du sultan Abou Becr.

« Les insulaires de Djerba, raconte le chéikh Ibrahim, sont kharédjites de religion et non d'origine, c'est-à-dire qu'ils ne descendent pas des fondateurs du kharédjisme. En effet, les tribus dont ils sont issus sont beaucoup plus anciennes dans le Mar'reb que cette hérésie, avec laquelle, du reste, ils sont parfois en opposition en ce qui concerne les principes, les articles et les préceptes doctrinaux.

« Les gens de Djerba sont de hardis marins; ils connaissent l'art de lancer les flottes sur la mer. Il en est de même des habitants de Sfax. Ces derniers se sont acquis de la célébrité dans leur lutte contre Malte, qu'ils abreuvèrent à la coupe des douleurs et finirent par dompter. Le capitaine des flottes de Malte, K'eitâne (Gaëtan), devenu leur prisonnier, — que Dieu le maudisse ! — est aujourd'hui encore sous la puissance du pacha de Tunis, enchaîné dans une prison, au village de R'âr El-Melh. Ce réprouvé avait capturé de nombreux Musulmans et jeté la terreur sur les côtes, qu'il connaissait admirablement, depuis Bône jusqu'à Tripoli. A la saison des fruits, il chargeait ses navires de prisonniers, qu'il conduisait à Malte. On lui adressait un jour cette question : « Combien de captifs apportez-vous ? — Soixante-cinq, répondit-il. Mais j'ignore à combien d'enfants les femmes enceintes ont donné le jour. » Ce fait se passait en 1195, année de famine et de désespoir. Remercions Dieu d'avoir délivré les Musulmans de leur cruel ennemi. »

« Au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, dit Ibn Khaldoun, l'empire franc perdit son homogénéité et se démembra en différents États : Barcelonne, Gènes, Venise, etc., qui eurent à supporter les attaques des habitants du littoral de l'Afrique. Les Bougiotes furent les premiers à entreprendre des incursions sur le territoire des Infidèles, à l'aide de flottilles montées par des hommes choisis et vaillants. Ces navires fondaient sur les îles des Francs, les livraient au pillage, assaillaient les navires infidèles qu'ils rencontraient, et, le plus souvent, les ramenaient avec eux. Les villes de Bougie se remplirent bientôt de captifs, et leurs rues



tremblèrent sous le fracas des chaînes et des fers, aux heures où les captifs se rendaient dans les chantiers. Le prix de la rançon de ces prisonniers était fort élevé. Les Francs eurent le cœur saturé d'humiliation et de douleurs. Impuissants à se venger, ils se plaignirent au sultan Abou El-Abbâs, à Tunis, qui resta sourd à leurs doléances. Les nations franques se concertèrent et se liguèrent pour attaquer l'Afrique.

En 792, les Chrétiens s'étant rués contre El-Mehdia, élevèrent entre eux et la terre ferme un rempart de bois qu'ils garnirent de combattants. La population de la ville opposa à tous leurs efforts une résistance invincible, une inébranlable confiance dans le succès final. De différents côtés, les assiégés reçurent des secours, dont les Francs ne soutinrent pas l'approche. Le sultan Abou El-Abbâs envoya ses troupes à l'aide des vaillants défenseurs de la foi; son frère Yahya et ses fils se portèrent contre les ennemis de Dieu. Mehdia devint ainsi le rendez-vous de plusieurs peuples de l'Islamisme. Nos soldats se lancèrent en avant en faisant pleuvoir sur les Francs une grêle de traits. Les Infidèles sortirent de leurs retranchements. La lutte fut terrible entre les deux partis. Les deux fils du sultan se couvrirent de gloire. Abou Fârès aurait péri, sans la protection de Dieu. Du haut des remparts, les habitants de la ville accablèrent les Chrétiens de pierres, de traits, de naphle enflammé, et incendièrent leurs retranchements. A la vue du feu qui dévorait leurs palissades, les Chrétiens furent tellement découragés, que, dès le lendemain, ils mettaient à la voile et regagnaient leur pays. Les Mehdiens sortirent de la ville en se félicitant de leur victoire et en rendant grâce aux princes de leur actif concours.

Le sultan Abou El-Abbâs mourut en 796. Il eut pour successeur son fils, Abou Farès A'zouz.

A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les Valenciens, ces ennemis de Dieu, attaquèrent Soussa, à la tête de onze vaisseaux. Ils bombardèrent la ville, et, après en avoir détruit une grande partie, se retirèrent. Des troupes étaient arrivées au secours de la place; mais les Infidèles ne s'approchèrent pas du rivage. J'ai visité les ruines de la ville, et l'on m'a affirmé que c'était là l'œuvre des bombes valenciennes.



Quand, en 647, arriva en Sicile la nouvelle de la mort d'Abou Zakariâ, le seigneur de cette île bloqua les Musulmans dans Palerme, les soumit et les interna de l'autre côté du détroit. Il passa ensuite dans l'île de Malte et en expulsa les Musulmans. Maître absolu des îles de Sicile et de Malte, il y effaça les traces de l'Islamisme. Dieu seul est supérieur à ses décrets !

Toutes les villes citées dans notre vers sont aujourd'hui sous la domination incontestée du Pacha de Tunis. En effet, tout le pays, depuis Chek'ebnâria, qui est la ville de Kaf, jusqu'à K'âbès, le pays est notoirement sous la souveraineté du pacha de Tunis, ainsi que le Djebel Ouslat et autres lieux.

L'endroit où s'élève aujourd'hui Tunis était une plaine dépendante de Carthage, un lieu de pâturage pour ses troupeaux ; on n'y voyait aucune habitation. On raconte cependant qu'il y avait là une tourelle où s'était retiré un cénobite. Ce dévot récitait ses prières de nuit à haute voix, afin que les religieux des environs l'entendissent et répétassent ses oraisons ou psaumes. Cette tourelle fut appelée *Tounès*, de *Tanîs*, qui signifie : rendre sociable, tenir société. Nous donnons cette étymologie sous toutes réserves.

Dans l'antiquité, la capitale de l'Afrique était Carthage. Les Musulmans préludèrent à la conquête de l'Afrique par la prise de cette ville et celle de Sebeitla (*Sufetula*). Moa'llak'a faisait partie de Carthage, à laquelle elle était étroitement liée.

Au temps de l'imâme Mâlek, Tunis n'était pas fondée ; elle ne l'était pas encore à l'époque d'Ibn Kâcem, pas plus qu'à celle d'Ibn R'anem, et même de Sah'noun. La métropole de l'Afrique était alors Kairouâne, ville dont nous avons déjà mentionné l'origine.

A la fin du III<sup>e</sup> siècle, Mehdiâ, fondée par O'héid Allah El-Mehdi, devint le siège du gouvernement. Cette ville, plus que toute autre, fut en butte aux attaques des Chrétiens.

La fondation de Tunis tint aux causes suivantes : les Musulmans s'étaient installés à Carthage, l'une des plus anciennes villes du monde ; mais bientôt, les ruines s'entassèrent autour d'eux dans de telles proportions, que les réparations devinrent une œuvre impossible. Ils tracèrent alors, à côté de Carthage, la ville de Tunis, qu'ils élevèrent tout entière avec les débris de



l'antique cité. Malgré la quantité de matériaux enlevés pour les nouvelles constructions, il ne parut pas qu'on eût pris la moindre pierre. Carthage resta sous cet aspect jusqu'en 669. A cette époque, les Francs attaquèrent Tunis, et le Hafside Mohammed El-Mostanc'er ben Abou Zakariâ fit disparaître les derniers vestiges de Carthage, dans le port de laquelle les Chrétiens avaient mouillé.

La civilisation de Tunis fut grande au IV<sup>e</sup> siècle, qui fut celui de l'ami de Dieu Sid Moh'rez ben Khelef.

Tunis fut créée par les Musulmans, aussi bien que tant d'autres villes : Kairouâne, Fez, Maroc, le Caire, Baghdad, Tiaret, Sidjelmesse, Alger, Lemdia, Meliana, Ambâr, Rasfa, Oudjeda, Oran, Koufa, Bas'ra, etc.

Le chéikh Ibrahim affirme que Tunis n'existait pas au temps de l'imâme Mâlek et d'Ibn El-K'âcem. Il appuie son opinion sur celle formulée par Ibn Khaldoun dans sa grande histoire.

Les rois sanhadjiens résidaient à Kairouâne et nommaient des gouverneurs à Tunis, Badja, Soussa, Chek'ebnâria et autres chefs-lieux de districts.

Tunis, K'âbès, K'afs'a, etc., s'affranchirent de leur soumission à El-Moa'zz ben Bâdis, quand le Mar'reb, soulevé contre ce roi sanhadjien, l'eut tué avec 3,300 de ses soldats. Ali ben Rezk a dit à ce sujet :

« L'image d'Oumoum est venue nous visiter au milieu de la nuit ; mais les pieds des montures avaient hâte de partir.

« Ibn Bâdis est un grand roi, je le jure ; mais il n'a pas d'hommes avec lui.

« Trente mille d'entre vous ont été mis en fuite par trois mille. C'est là une aberration. »

A la suite de cette affaire, les Arabes se partagèrent les villes d'Afrique, qui passa aux mains des Benou H'ammâd, rois de K'ola'.

Les Tunisiens se rendirent auprès de En-Nâc'er ben A'lennâs, et celui-ci mit à leur tête Abd El-A'ziz ben Khorassâne, dont la famille, selon toutes les apparences, avait une origine sanhadjienne. Le nouveau gouverneur prit en main la direction de leurs affaires, et se concilia les Arabes en leur payant un tribut déterminé. A sa mort (488), son fils Ahmed lui succéda.

Ahmed, fils d'Abd El-A'ziz, fut le premier prince de Tunis qui mit dans ses actes l'appareil royal, abandonna la simplicité patriarcale de chéikh et la changea contre la majestueuse démarche de souverain. Il compte parmi les illustres personnages des Benou Khorassâne. Au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, s'étant déclaré indépendant, il pourvut Tunis d'une administration forte et régulière, l'entoura de remparts, améliora sa situation et éleva les palais des Benou Khorassâne. Il conversait avec les savants et aimait leur société. Menacé d'un siège par les troupes d'El-A'ziz Ben Mans'our, roi de Bougie, il rentra sous l'obéissance de ce prince (514). Il fut exilé de sa capitale par Mot'erref ben Ali, qui s'était rendu maître de Tunis et commandait les troupes de Yahya ben El-A'ziz.

Dans la 43<sup>e</sup> année du VI<sup>e</sup> siècle, la guerre civile éclata à Tunis. Les habitants du quartier de Bâb Es-Souéika prirent les armes contre ceux du quartier de Bâb El-Djezîra. A cette époque, les Tunisiens avaient choisi comme arbitre de leur destinée le cadi Abd El-Moumène, fils de l'imâme Abou El-H'assan.

Abd El-Moumène, après avoir mis en fuite les Arabes à Sétif, soumis Bougie et Constantine, rentra au Maroc; là, il écouta les griefs des populations de l'Afrique contre la tyrannie des Arabes et envoya dans cette région une armée sous les ordres de son fils Abdallah. Celui-ci campa sous les murs de Tunis, dont les habitants refusèrent toute soumission (452). Secourus par les Arabes, les Tunisiens s'armèrent, sortirent contre les Almohades, les vainquirent et en délivrèrent leur ville. Dans cet intervalle, Abdallah ben Khorassâne mourut et fut remplacé par son fils Ali ben Ahmed ben Abd El-A'ziz. Abd El-Moumène partit de Maroc et marcha contre Tunis, qui reconnut son autorité. Ali et sa famille furent internés à Maroc. Ibn Ziad évacua Moa'llak'a. Abd El-Moumène mit ainsi fin à l'agitation de l'Afrique.

Tunis ne devint la métropole de l'Afrique qu'au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Ahmed ben Abd El-A'ziz ben Khorassâne. Dieu est le plus savant !

(A suivre).

ARNAUD,  
*Interprète militaire.*



# TIPASA

(Suite. — Voir le n° 160 et 161.)

## III. ÉPIGRAPHIE <sup>(1)</sup>

|                                                                                                    |                                                                                                                        |                                                                  |                                          |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|------------------------------------------|
| Nº 1 (2)<br>' CL P̄ II'                                                                            | Nº 2 (3)<br>C S̄VII                                                                                                    | Nº 3<br>C F̄XII                                                  | Nº 4<br>C S̄VII                          |
| Nº 5<br>Q̄ VI<br>C MI                                                                              | Nº 6<br>N̄ F<br>C P̄II                                                                                                 | Nº 7<br>N̄ A<br>F̄ M XX                                          | Nº 8<br>... I A I ...<br>... I B V S ... |
| Nº 9<br>L C̄EI                                                                                     | Nº 10<br>M - ĀLEX                                                                                                     | Nº 11<br>(anto) N̄INO AVG                                        |                                          |
| Nº 12<br>IN ( <i>chrisma</i> ) ME M<br>OR I A                                                      | Nº 13<br>L' C̄OS ...<br>L' F̄OV ...<br>POS (uerunt...)                                                                 | Nº 14<br>D ° M̄ ...<br>SEC V N D V S ...<br>° P ° CLAVD (ins...) |                                          |
| Nº 15<br>E S C (eus... ka)<br>RISSIM (us.... vixit)<br>ANNI (s... mensibus)<br>I I D - V I - A ... | Nº 16<br>... L R E I ...<br>... (d) I C A V I I ...<br>... A T A L I D ...<br>... G P V ...<br>... E - E T - I S I ... | Nº 17<br>G - I -<br>S A T V<br>R N I -<br>N V S<br>P - D -       |                                          |

(1) Sauf les deux premières ces inscriptions nous paraissent inédites; ni le *Corpus*, ni le *Bull. de Corr. Afr.* n'en font mention.

(2) C. I. L., 9295.

(3) C. I. L., 9307.



---

... MHVOLOCAE ' ET FILIORVMEIVS '

---

N° 19

*(Anchora, avis)*
MAGN  
IACRESC  
ENTINA

N° 20

MODIA  
SATVRNI  
NA-MAT  
ER-DVLC  
ISSIMA
*(flos)*

Le *Corpus* donne pour le n° 1 : GLP II, à cause de la présence d'un trait aux deux branches de la lettre initiale; dans le n° 2, nous n'avons pas vu l'*F* de *Corpus* (GSVFI).

Nos 3, 4, 5. — Pierres de petit appareil qui ont dû entrer dans des constructions sur lesquelles elles donnaient des indications quelconques.

M. Mac-Carthy avait pensé à des indications relatives aux cohortes, mais l'abréviation C pour le mot *cohors* n'étant pas autorisée par des exemples, il n'a pas insisté sur cette hypothèse. Il resterait la possibilité de marques pour les places de théâtre (1) et de numérotage imposé par l'édilité. On remarquera en tous cas que S et P étant des lettres numériques (50 et 7) les numéros 1, 2, 4, 6, donnent les traductions suivantes :

159 (100 + 50 + 7 + 2) — 157 (100 + 50 + 5 + 1 + 1) —  
N. F. 109 (100 + 7 + 2).

N° 6. — Sur la face supérieure (non vue) d'une base attique en marbre blanc d'un profil ferme et classique.

---

(1) DL — XVII; F — II V; du théâtre de Césarée. (Musée d'Alger.)

Un sigle unit les lettres N et F. Le diamètre du cercle est de 0<sup>m</sup> 70.

N° 7. — Gravé à la pointe sur la pause d'un dolium. Cette inscription provient, ainsi que le n° 18, de la construction d'où l'on a déjà tiré les inscriptions publiées dans la livraison de mars 1884. La lettre N est conformée d'une manière singulière qui ferait croire qu'elle contient le sigle NL.

N° 8. — Marbre; lettres 0<sup>m</sup> 05, trouvé dans la basilique latine.

Nos 9, 10. — Marques de potiers. Le n° 9 est inscrit en relief dans une marque de pied et le suivant est entouré d'un cadre avec une palme posée horizontalement sous l'écriture.

N° 11. — En haut d'une belle pierre de taille recoupée, qui devait être un socle. Lettres de 0<sup>m</sup> 08.

N° 12. — Taille très grossière. Trouvé dans la nécropole Est.

N° 13. — Coin d'une belle tablette de marbre. Lettres de 0<sup>m</sup> 04.

Nos 14, 15, 16. — Fragments d'épithaphes en marbre, trouvés dans la propriété Coulombel. Le n° 14 a les lettres en rouge de 0<sup>m</sup> 02; celles des nos 15 et 16 ont 0<sup>m</sup> 03.

N° 17. — Épitaphe de 0<sup>m</sup> 15 sur 0<sup>m</sup> 26 dans le cadre; même provenance.

N° 18. — Sur le gorgerin d'un chapiteau d'ordre dorique modifié, plusieurs lettres frustes. M. Mac-Carthy propose *Marci helpii volocæ, etc.*

Nos 19, 20. — Comme au n° 17; le premier a 0<sup>m</sup> 27 sur 0<sup>m</sup> 27, le second 0<sup>m</sup> 35 sur 0<sup>m</sup> 20 dans le cadre. Le rébus du n° 19 a la signification de *spes in resurrectionem*.



Le C. I. L., 9303 est analogue comme aspect et provenance à ces dernières épigraphes; il est comme elle entouré d'un cadre; mais on doit lire à la première ligne SAMALITA et non SAAITA. L'original est d'ailleurs barbouillé de chaux et difficile à déchiffrer par suite de cette circonstance.

P. GAVALT.

(A suivre.)

**Mosaïque de Cherchell.** — On nous communique le dessin d'une mosaïque trouvée à Cherchell il y a quelque temps déjà, et composée de 18 carrés égaux contenant chacun une rosace de forme différente, sauf celui du milieu dans lequel est indiqué un cheval frappant la terre du pied. Sur le corps de l'animal est écrit:

S A P O R

et dans le champ:

' M V C C O S V S '

Le premier nom semble être celui du propriétaire, le second celui du cheval lui-même. C'est là sans doute un vainqueur de l'hippodrome, comme le fameux Polydoxos de la mosaïque de Constantine.

GAVALT St-LAGER.

---

Pour tous les articles non signés:

*Le Président,*

H.-D. DE GRAMMONT.

---